

Inter 63
A propos de Tigre Tigre, Flamarion 2012.
roman autobiographique de Margaux Fragoso

« Les prédateurs sexuels cherchent des enfants de foyers perturbés, comme était le mien, mais ils peuvent aussi tromper des familles ordinaires en leur faisant croire qu'ils sont tout à fait ordinaires eux aussi, ou même des membres éminents de la communauté. Les pédophiles sont maîtres en tromperie parce qu'ils excellent d'abord à se tromper eux-mêmes ; ils s'illusionnent jusqu'à croire que ce qu'ils font est inoffensif. »

Ainsi s'achève l'autobiographie de Margaux Fragoso, publiée en français l'année dernière aux éditions Flammarion et traduite par Marie Darrieussecq, dans laquelle elle relate son enfance abusée, de 7 à 22 ans, par un pédophile, Peter Curran.

Le récit interpelle sur la relation du pervers à sa proie, tout autant que sur la structure familiale au sein de laquelle la jeune victime évolue. A ce titre, il est intéressant de lire cette autobiographie. Au-delà des sentiments variés (rejet, trouble, malaise) qu'il peut inspirer au lecteur, ce récit de vie, du point de vue de la victime devenue adulte, illustre l'habileté avec laquelle le pédophile manœuvre pour accéder à l'enfant.

Mais Margaux Fragoso interroge implicitement la complicité de son entourage et cette question accompagne en filigrane le lecteur, tout au long du roman (particulièrement le lecteur intéressé par la thérapie familiale psychanalytique, sans doute). Et aussi la perversion « affaire hautement interactive » selon Racamier, qui pose le problème de « la prise en considération de la dimension inter psychique » (Defontaine).

Nous allons tenter d'approcher cette dynamique au travers du roman de Margaux Fragoso.

La manœuvre perverse

La manœuvre perverse opère sur toute la famille. C'est d'abord grâce à la « complicité » (pour reprendre le terme utilisé par Eiguer) de la mère de Margaux, schizophrène, que le pervers va pouvoir accéder à l'enfant.

C'est la mère que Peter Curran choisit en premier lieu pour asseoir son emprise tout autant que sa légitimité à voir, rencontrer et jouer avec l'enfant. C'est donc d'abord la mère qu'il séduit.

Celle-ci trouve chez lui un havre de paix au sein duquel elle peut se reposer. Elle trouve là une oreille attentive à ses difficultés conjugales, une approbation quant au fait qu'elle ne soit pas folle, mais rendue folle par son mari. Le discours de cet homme, sa relecture de la maladie et de ses causes, trouve chez la mère de Margaux un écho favorable à la mise en place du mouvement pervers (étymologiquement, *pervertere* signifie « renverser, retourner » la logique).

Margaux, témoin des conversations entre sa mère et cet homme – échanges que l'on suppose accomplis devant elle par le pervers de manière délibérée- peut donc mettre du sens sur ce qu'elle vit à la maison, du sens pervers. Le discours non élaboré de sa mère – tirés d'éléments du réel que la petite fille peut appréhender (la violence du père, son absence, son alcoolisme), et réinterprétés par le pédophile, devient vérité, cautionnée par un autre, étranger au foyer. Les actes et la parole du père sont distordus, tournés en dérision, ou dramatisés ; la petite fille est d'ailleurs mise à contribution, pour l'imiter et faire les rires. Le discours de Peter Curran, auquel, de fait, la mère de Margaux adhère, tourne autour du discrédit paternel, le temps d'installer le « mouvement pervers » (Racamier).

Peter Curran entretient avec la mère de Margaux une « amitié » qui l'apaise. Elle reste souvent seule, mais au calme. Il la valorise, la traite comme son égal (le père de Margaux l'infantilise, dit-elle), lui cherche des lectures sur le « développement personnel ». C'est la mère qui, tout au long de ces années, va entretenir la relation au pervers qui pour elle, est «

comme Jésus ». Après deux années de prise de distance –que le père impose- c’est elle qui, en cachette (« ce sera notre petit secret » dit-elle à sa fille), renoue avec Peter Curran et lui permettra d’avoir à nouveau accès à Margaux. C’est encore elle qui jure au père que « jamais ils ne sont seuls, que Margaux va là-bas pour jouer avec les enfants et la compagne de Peter ». Alors, Peter Curran peut prendre la place de tous les pères : tandis que la mère de Margaux se prénomme Cassandra, il l’appelle Sandy, « petit nom » utilisé par le grand-père maternel, il demande à l’enfant de l’appeler « papa » lors des jeux sexuels.

Le père de Margaux Fragoso, décrit comme narcissique, violent, alcoolique, ne sait ni protéger sa fille –bien qu’il essaie à plusieurs reprises durant ces 15 années- ni entendre son individualité. Margaux est aux prises avec la problématique narcissique paternelle, tout ce qu’elle peut faire ou ne pas faire, est susceptible de lui faire honte, d’entacher sa réputation et provoque des accès de rage et de colère incontrôlables. Il ne peut pas accéder à l’individualité de sa fille, est incapable d’avoir un peu d’empathie face aux divers troubles qu’elle présente. Il est dès lors impossible pour l’enfant de se confier au père.

Celui-ci trouve bien « qu’il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez cet homme ». Mais il est lui-même pris dans une problématique telle qu’il demande à sa fille de porter la responsabilité de ce qui se passe pour elle. Dans une interview à la sortie de son roman, elle dira "My father should have fought a little harder". Mais le père, maladroit, parfois tendre, parfois extrêmement violent, semble comme empêché, par quelque force inconsciente, de protéger son enfant.

A la lecture du roman, on espère que ce père alcoolique, absent, violent, mais joaillier et apprécié de ses compagnons et compagnes de bar, attentionné au travers des repas qu’il cuisine pour sa fille et son épouse, puisse se décentrer pour entendre et prendre la mesure de la souffrance de sa fille. Les nombreux symptômes qu’elle décrit –insomnies, perte d’appétit, troubles des apprentissages, maux de ventre, objet de rejet et de moquerie de la part de ses camarades de classe- sont source d’inquiétudes parentales (elle surprend parfois des conversations censées entre ses parents) mais les réponses apportées sont totalement inadaptées et renforcent l’emprise du pervers sur elle. Par exemple, à l’occasion d’une coupe de cheveux forcée par le père et très mal vécue par la fille, l’abuseur lui dira : « Il n’a pas le droit de te couper les cheveux ! Tu ne lui appartiens pas ! Personne n’a le droit de contrôler ton corps ! ». Excellente manœuvre perverse.

L’histoire familiale

En quête de sens, Margaux Fragoso livre quelques éléments de son histoire familiale que l’on peut tenter de compiler. Mais si, au travers des disputes parentales et de rares moments d’échanges avec son père, quelques éléments du roman familial sont livrés au lecteur, la famille de la petite fille semble toutefois fonctionner sur la base d’un fantasme d’auto engendrement ; les troubles narcissiques du père et la schizophrénie de la mère témoignent d’une alliance inconsciente autour de la folie.

Margaux Fragoso, en effet, ne paraît pas inscrite dans sa généalogie. Dans son roman, ses grands-parents sont étrangement absents du discours.

Le grand-père paternel est mort lorsque le père de Margaux avait 10 ans, on ne sait rien de la grand-mère paternelle ; les grands-parents maternels sont évoqués une fois par le père de Margaux comme n’ayant pas su protéger ni contenir leurs enfants, on les suppose morts au moment de sa naissance car ils n’apparaissent jamais dans l’histoire de la petite fille.

Cassandra, la mère, a une sœur jumelle, Véra. C’est elle qui prendra le rôle maternel auprès de Margaux durant ses deux premiers mois de vie. La mère de Margaux, en effet, entre lors de son accouchement, dans une psychose puerpérale ; elle se décrit comme ayant été incapable de s’occuper du bébé, se « sentant complètement nulle », avec la « peur de la laisser tomber ».

C'est à la naissance de Margaux Fragoso que sa mère entre dans la schizophrénie, avec des épisodes de délires aigus qui ponctueront l'enfance de Margaux.

Louie, le père, est portoricain, immigré aux Etats-Unis sans que l'on sache trop de quand date son arrivée aux USA (durant son enfance ? une fois adulte ?). Il n'apprend pas sa langue maternelle à Margaux, l'espagnol, afin de pouvoir, dit-elle, « discuter tranquillement » avec ses compatriotes sans que ni sa fille, ni sa femme ne puisse en comprendre le sens. Il leur barre ainsi, non seulement l'accès à ses « conversations amicales », mais aussi et surtout, l'accès à sa propre histoire. S'il dit quelque chose d'une inscription de Margaux, c'est pour la comparer à sa sœur aînée, « traître, têtue et rusée ». C'est le père de Margaux qui choisit son prénom, un prénom français, ni américain, ni porto ricain, qu'elle doit au vin de Bordeaux. Le père, dont la problématique alcoolique est très souvent mise en avant par l'auteur, souhaitait-il « boire sa fille » ? On y peut y voir l'annonce d'un climat incestuel... Enfin, le grand-père paternel de l'auteur est décrit comme un homme violent, qui battait son fils, sur dénonciation de la sœur aînée.

Père et mère semblent avoir scellé un pacte inconscient barrant l'accès à leur histoire familiale respective, avec comme barrage, l'un la langue maternelle, l'autre le délire. Ce pacte est-il scellé autour de secrets de famille ? de non-dits émanant des générations antérieures ?

Un événement traumatique dans l'histoire de Cassandra, la mère, et de sa sœur jumelle relaté par l'auteur, vient partiellement éclairer l'abus sexuel pédophile sous l'angle de la répétition transgénérationnelle. Enfants, les sœurs jumelles ont été abusées par un inconnu, Vera violée et Cassandra pénétrée manuellement « jusqu'à saigner ». Gardé sous le sceau du secret partagé avec leurs propres parents, on peut s'interroger avec l'auteur sur la « complicité » des grands-parents et sur l'impact de ce secret dans l'histoire de Margaux Fragoso.

Cependant, cet évènement ne me semble pas suffisant pour tenter de comprendre comment la famille a pu laisser s'installer la relation au pédophile sur tant d'années.

Au-delà de la répétition d'une génération à l'autre, on peut tenter, à travers les lignes, de comprendre la mythologie qui sous-tend la famille de Margaux Fragoso, l'origine et le fondement du couple parental, ainsi que l'organisation de cette famille.

La mythologie familiale

*« Des vers de Byron ne cessaient de me revenir quand je pensais à la tristesse de Peter :
La vengeance est pareille au tigre qui bondit : Mortelle, un implacable éclair.*

La torture infligée, il la subit aussi

Réelle, imprimée à sa chair. »

Ces vers que l'auteur relie à sa relation au prédateur sexuel, nous pouvons sans doute les relier au mythe familial dans lequel Margaux et ses parents sont englués, et dans un deuxième temps, à la fonction qu'occupe sans doute l'écriture et la publication du roman.

Qui venge quoi, dans cette famille, au travers de la torture infligée, imprimée dans la chair de l'enfant ? A la place de qui Margaux se trouve-t-elle ?

Si le roman Tigre, tigre ! relate en particulier la relation du pervers à l'enfant Margaux, le point central de l'organisation familiale ayant pu permettre cette relation, nous paraît être la schizophrénie de la mère, déclenchée dans la période du post-partum autour de laquelle l'actualité du mythe familial semble s'organiser.

Selon André Ruffiot, « le mythe (vient s'inscrire) dans le groupe familial comme une conviction cherchant à donner du sens à une relation au monde qui n'en a plus ».

La famille de Margaux Fragoso, semble démunie face à la maladie mentale de la mère. Le fait que la psychose se soit déclenchée à sa naissance nous laisse penser que l'enfant elle-même est désignée comme en étant la cause. On peut supposer que ce que le père énonce à plusieurs reprises au cours de l'enfance de Margaux Fragoso « Tu rends ta mère malade, tu m'entends ?

», est partagé par l'ensemble de la famille. Margaux est désignée comme étant responsable de la décompensation psychotique de sa mère.

La maladie mentale, comme élément central de l'organisation familiale apparaît au travers des rites du groupe-famille qui s'organisent autour celle-ci (par rites, André Ruffiot désigne « l'ensemble des habitudes qui semblent aller de soi pour chaque membre du groupe ») : ainsi, le père s'occupe-t-il de l'intendance, repas, courses, lessives, de manière extrêmement précise et ritualisée afin de pallier les « incapacités de la mère ». Il rend compte de manière quasiment délirante de « tous les soucis auxquels il doit faire face, par la faute de sa fille qui a rendu sa mère malade : « Tu es le diable » dit le père à sa fille. Ce qu'il énonce avec violence, et ne peut élaborer, la mère l'agit, en la « livrant » au pédophile.

On peut supposer que l'alliance inconsciente entre ses parents est, depuis la naissance de leur enfant corrélative aux débuts de la maladie, scellée autour d'un mythe commun : nous avons engendré un être diabolique porteur de malheur et de chaos, cet être, il nous faut l'anéantir. Ce pacte pourrait avoir comme fonction de barrer la route à une exploration diachronique des problématiques individuelles et familiale. Au-delà de la répétition transgénérationnelle de l'agression pédophilique sur la mère et la fille, il existe sans doute d'autres éléments de l'histoire familiale à la génération des grands-parents qui pourrait éclairer l'organisation actuelle et le « sacrifice » d'au moins une fille sur ces deux générations.

On peut supposer que Margaux « paie » non seulement l'entrée dans la maladie mentale de sa mère, mais que la responsabilité projetée sur Margaux soit issue d'un mythe plus large, auquel l'auteur n'a pas accès. Si Cassandra est le prénom réel de la mère, nous pouvons penser que déjà, à la génération des grands-parents, il puisse y avoir eu inceste ou viol ; Cassandra, dans la mythologie grecque étant celle qui refuse de coucher avec Apollon et que ce dernier puni en lui ôtant la capacité à être comprise et crue, « même par sa propre famille ». Qu'est-ce qui n'a pas pu être dit aux générations précédentes ? Qui n'a pas pu être cru « même par sa propre famille ? » La mère de Cassandra (grand-mère de Margaux) a-t-elle elle aussi subi un viol ou refusé de coucher avec un « père » ?

Cassandra et sa sœur, dont l'agression pédophilique est restée secrète au sein du cercle familial, ont-elles mêmes été crues par leurs parents ?

Tigre, tigre :

La publication de cette autobiographie, révélatrice de la relation pédophilique durant 15 ans avec un homme que les parents de Margaux, y compris le père, ont fini par considérer comme un ami, a sans nul doute dû avoir l'effet d'une bombe dans la famille. Durant tout le roman, le lecteur assiste impuissant à l'aveuglement et à la complicité des parents ainsi qu'à l'importance accordée par le père à sa propre « réputation ». Que son histoire de père incapable de protéger sa fille puisse être rendue publique par le biais du roman a dû faire effraction dans sa construction psychique et la construction familiale. Sans explicitement faire le lien entre deux scènes, Margaux Fragoso les écrit successivement, et à plusieurs reprises, le lecteur peut comprendre qu'elle souffre de l'incapacité de son père à prendre soin d'elle dans la continuité, à entendre la souffrance de sa fille. Dans l'enchaînement des chapitres, le lecteur peut comprendre que cette souffrance, ce manque de reconnaissance pour ce qu'elle est, est moteur de son attachement au pédophile et de ce qui se passe au fur et à mesure entre eux. Ainsi, les vers de Byron, cités plus haut, (*La vengeance est pareille au tigre qui bondit : Mortelle, un implacable éclair. La torture infligée, il la subit aussi Réelle, imprimée à sa chair*) et reliés au titre du roman, pourraient peut-être s'appliquer à la fonction que l'œuvre romanesque occupe désormais pour elle, et face à ses parents.

En guise de conclusion

L'actualité du mythe familial des Fragozo tel que nous l'avons envisagé (« Margaux a rendu sa mère malade, la famille est en danger à cause d'elle, sa naissance est à l'origine de la violence intrafamiliale, et du déséquilibre familial dans son ensemble, il faut qu'elle le paie »), et la répétition transgénérationnelle, sur 2, et certainement au moins 3 générations, pourraient éclairer :

- l'empêchement du père à protéger sa fille : s'il tente à plusieurs reprises d'éloigner sa fille de Peter Curran, il est dans l'incapacité psychique d'y parvenir. Bien qu'il doute très vite des intentions de cet homme, il ne peut empêcher femme et fille de se rendre chez lui. « Je ne fais pas confiance à cet homme. Non. Surveille ta fille, quand vous allez là-bas. Lui et sa famille ont une mauvaise influence. Si ça ne tenait qu'à moi, je t'interdirais d'y retourner avec elle. Aussi simple que ça. Mais tu fais ce que tu veux. Je me lave les mains de cette histoire. C'est tout ce que j'ai à dire : je m'en lave les mains ». Autrement dit, je sais ce qui peut arriver, mais je ne peux l'empêcher, je ne veux inconsciemment pas empêcher qu'elle paie son forfait, et je ne peux empêcher mon épouse d'inscrire ma fille dans son histoire traumatique.

- la complicité de la mère : décrite au début de cet article, celle-ci est indéniablement ce qui a permis que soit accomplie la relation pédophile. Cet acte non pas dénié mais « couvert » par la mère (qui jure à son mari que le pervers et sa fille ne sont jamais seuls), lui sert sans doute à colmater les angoisses archaïques relatives aux traumatismes subis : viol et décompensation du post-partum, mais peut-être aussi à empêcher la pensée autour de l'histoire traumatique de sa propre famille, ses parents et grands-parents.

- l'insistance de Margaux Fragozo elle-même pour continuer à être en relation avec Peter Curran. La jeune femme devient actrice et complice du pervers, au fil des ans, reprenant sans doute à son compte le mythe familial qui l'amène finalement à entretenir avec le pédophile une relation sado-masochiste, qu'elle traduit comme une période d'agressivité, de vengeance et de violences physiques mutuelles.

Il semblerait donc que l'effraction du délire corrélatif à la naissance de l'enfant ait figé la pensée groupale et familiale dans l'actualité d'un mythe à la génération de Margaux qui, de manière inconsciente, a favorisé l'intrusion du pédophile. Ce qui paraît impensable du point de vue des psychés individuelles, peut donc se comprendre à la lumière du lien intersubjectif. Les parents ont ainsi apporté leur « concours involontaire mais actif et nécessaire » (Racamier) à l'accomplissement du forfait pédophile. Par ailleurs, l'autobiographie rédigée pour « travailler à briser les schémas anciens et profondément enracinés, le cycle de souffrance et d'abus dans lequel ma famille a ployé génération après génération » a eu pour fonction d'ouvrir la crypte, mais aussi sans doute de rendre public le fonctionnement pathologique de la famille comme un cri de vengeance...

Valérie Collart professionnelle en formation du groupe théorico-clinique de M. Barraband et M. Pilorge.

Références bibliographiques:

Tigre, tigre !, Margaux Fragozo, Flammarion, 2012

Fonction mythopoïétique de la famille, Mythe, fantasme, délire et leur genèse, André Ruffiot, 1981 n°70 de la revue Dialogue.

Les mythes familiaux, trame du roman familial partagé, Anne Loncan 2010 La lettre de l'enfance et de l'adolescence n° 79.

Pactes dénégatifs et alliances inconscientes, éléments de métapsychologie intersubjective, René Kaës in Gruppo, revue de psychanalyse groupale n° 8 (1992).

Les alliances inconscientes, Un singulier pluriel, la psychanalyse à l'épreuve du groupe, René Kaës, Dunod, 2007.

Souffrances dans la famille, Thérapie familiale psychanalytique d'aujourd'hui, Gérard
Decherf, Élisabeth Darchis, Laurence Knera, In Press Éditions, 2003, 2^{ème} édition, 2008
Les perversions narcissiques, Paul-Claude Racamier Payot 2012
Le Génie des origines, Paul-Claude Racamier Payot 1992.
Le pervers narcissique et son complice, Alberto Eiguer, Dunod, 1989, 4^{ème} édition, 2012